NOTES SUR LA PALESTINE,

PAR

M. CLERMONT-GANNEAU.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.

I. — LA CAMPAGNE D'ABIYAH CONTRE JÉROBOAM ET L'EMPLACEMENT DE YECHÂNAH.

Rehabeam, le fils et le successeur de Salomon, ne semble pas avoir engagé de guerre en règle contre Jéroboam, qui avait cependant provoqué le schisme des dix tribus et qui put constituer le royaume d'Israël, en opposition du royaume de Juda, sans rencontrer de résistance sérieuse.

Le livre I des *Rois*, chapitre XIV (verset 30) et chapitre XV (verset 6), nous dit bien que les deux rivaux furent en lutte perpétuelle; mais cet état d'hostilité chronique ne paraît pas, au moins d'après les documents que nous possédons, s'être traduit par de grandes aventures militaires.

La véritable cause de l'inaction du roi de Juda doit être cherchée dans la terrible invasion égyptienne de Chichaq, provoquée probablement par Rehabeam lui-même qui, fuyant la colère de Salomon, avait été autrefois l'hôte et avait pu devenir le client du

Bibliothèque Maison de l'Orient
154354

roi égyptien, dont il aurait même épousé la fille, d'après l'addition des Septante.

Ce n'était pas lorsque Rehabeam voyait son royaume envahi et sa propre capitale mise à sac par les Égyptiens qu'il pouvait songer à revendiquer par la force ses droits contre un usurpateur tout-puissant.

Le premier mouvement de Rehabeam fut bien d'attaquer les dissidents d'Israël; il rassemble même, à cet effet, une armée considérable (II, *Chroniques*, XI, 1). Mais, tout à coup, il se ravise et renonce, sur l'ordre de Jehovah, à cette lutte fratricide (vers. 4) : לא תלחמו עם־אחיכם.

Il est permis de supposer que l'attitude menaçante de l'Égypte fut bien aussi pour quelque chose dans ce brusque changement de dessein. De fait, Rehabeam, en même temps qu'il abandonne son expédition contre Israël, reporte toute son activité militaire sur la mise en défense de son royaume. Il fortifie les villes, y accumule des provisions et des munitions, y met des commandants, etc... La position de ces villes, toutes situées au sud ou au sud-ouest de Jérusalem [1], montre bien de quel côté s'approchait l'orage.

Le royaume de Juda ne put résister, mais il survécut à cette invasion qui ne fut, en réalité, qu'une sorte de grande *ghazzia* ayant le pillage pour but principal.

[1] Bethleem, Tekoa, Etam, Bethsour, Socho, Adoullam, Geth, Maresa, Ziph, Adoraïm, Lakis, Azeka, Soraa, Ayalon, Hebron. (II, *Chroniques*, XI, 6-10.)

Ce fut seulement le fils de Rehabeam, Abiyah ou Abiyam, qui se trouva en état de demander compte à Jéroboam, les armes à la main, de son usurpation.

Le chapitre déjà cité du livre I des *Rois* (vers. 7) se borne à nous dire laconiquement, et dans les termes mêmes du verset 6, qu'il y eut « guerre entre Abiyam et Jéroboam. » Il nous renvoie, pour de plus amples informations, aux Annales des rois de Juda (*Sepher dibrê hayyamîm*), où se trouvent relatés, dit-il, les paroles et les actes d'Abiyah.

C'est peut-être à cette source que le rédacteur des *Chroniques* a puisé les détails circonstanciés qu'il nous donne sur l'histoire de cette guerre [1].

Nous voyons ici Abiyah prendre l'offensive contre Jéroboam qui, depuis dix-huit ans, jouissait du fruit de son usurpation sans avoir été sérieusement inquiété.

Abiyah rassemble une armée de *quatre cent mille hommes*.

Ce chiffre, bien entendu, ne peut pas être pris au sérieux, pas plus que celui de l'armée de Jéroboam, évaluée à *huit cent mille hommes!* par le texte hébreu.

La Vulgate a réduit prudemment ces contingents aux chiffres de quarante mille et de quatre-vingt mille hommes; c'est encore fort honnête. Qu'il nous suffise d'admettre qu'Abiyah attaque son adversaire avec des forces moitié moindres que les siennes.

[1] II, *Chroniques*, XIII. Le récit (verset 3) commence par répéter la même formule que celle du passage I, *Rois*, XV, 7.

Le roi de Juda envahit le royaume ennemi [1] et prend position sur le mont Ṣemaraïm, dans la montagne d'Éphraïm :

ויקם אביה מעל לֹהר צמרים אשר בהר אפרים

Là, le récit biblique lui met dans la bouche un de ces discours de convention qui rappellent les procédés de rhétorique chers aux historiens de l'antiquité classique.

Cette longue et véhémente harangue, adressée au rebelle traître et sacrilége, s'étend du verset 4 au verset 13.

Cependant Jéroboam, profitant de sa supériorité numérique, avait tourné la position occupée par Abiyah, de façon à le prendre à la fois en tête et en queue. Le combat s'engage et se termine, malgré ou plutôt à cause de la manœuvre de Jéroboam, qui semble avoir été aussi médiocre général que bon diplomate, par la défaite totale de l'armée d'Israël; elle s'était fait couper en deux en voulant exécuter un mouvement tournant.

N'insistons pas sur le chiffre des pertes : *cinq cent mille hommes!* La Vulgate a le bon sens de ramener ce nombre fabuleux à cinquante mille; il serait plus sage encore de lire *cinq mille*, et de supprimer purement et simplement מֵאוֹת, *cent*, ici et également plus haut,

[1] Suivant Fl. Josèphe, c'est Jéroboam qui aurait été l'agresseur; néanmoins, même d'après le récit de l'historien juif, le roi de Juda n'attend pas l'arrivée de son adversaire, mais se porte à sa rencontre : ἀπήντησε τῷ Ἱεροβοάμῳ. (*Antiq. jüives*, VIII, XI, 2.)

ce qui réduirait alors le chiffre des hommes engagés à quatre mille d'un côté et à huit mille de l'autre; à moins que l'on ne préfère, dans le chiffre des pertes, éliminer le mot אלף *mille*, ce qui le ferait descendre à *cinq cents*, proportion raisonnable, si l'on admet quatre mille et huit mille comme le nombre réel des combattants.

Abiyah vainqueur poursuit Jéroboam et s'empare sur lui de trois villes : Bethel et ses filles, Yechânah et ses filles, Éphron et ses filles :

וירדף אביה אחרי ירבעם וילכד ממנו ערים את־בית־אל
ואת־בנותיה ואת־ישנה ואת־בנותיה ואת־עפרון ובנותיה

De ces trois villes, *Bethel*, *Yechânah* et *Éphron*, une seule, celle de Bethel, peut être fixée avec quelque précision sur le terrain. Tous les topographes sont d'accord pour placer Bethel à Beitîn, à environ trois heures et demie de marche au nord de Jérusalem; Éphron ou, suivant le Qeri, *Ephraïn*, est considérée généralement comme identique à *Ophrah*, que l'on met avec probabilité, mais sans certitude absolue, au village de Tayyibé, à peu près à une heure au nord-est de Beitîn.

Quant à Yechânah, elle est classée, par les exégètes actuels, au nombre des *desiderata* de la topographie biblique.

Je n'ai pas à m'occuper ici de la question de savoir si Yechânah, dont le nom est transcrit Ἰσανά dans le récit correspondant de Fl. Josèphe[1], est la

[1] *Antiq. juives*, VIII, XI, 3.

même que le village de Ἰσάνας, où eut lieu, suivant le même auteur[1], beaucoup plus tard, la rencontre entre Hérode et Pappus, le général de l'armée d'Antigone. Si ces deux endroits n'en font qu'un, tant mieux; ce que je vais proposer pour le premier s'appliquera alors au second et nous ferons ainsi d'une pierre deux coups.

Quand bien même nous ne saurions pas, d'autre part, ce qu'était la fameuse Bethel, l'une de ces trois villes, la mention de leurs *benôt*, de leurs *filles* ou villages dépendants, suffirait pour nous montrer qu'il s'agit là de cités importantes ayant un caractère métropolitain. Fl. Josèphe n'hésite pas à rendre : Bethel et Isana avec leurs *toparchies*, . . . καὶ τὴν τοπαρχίαν αὐτῆς.

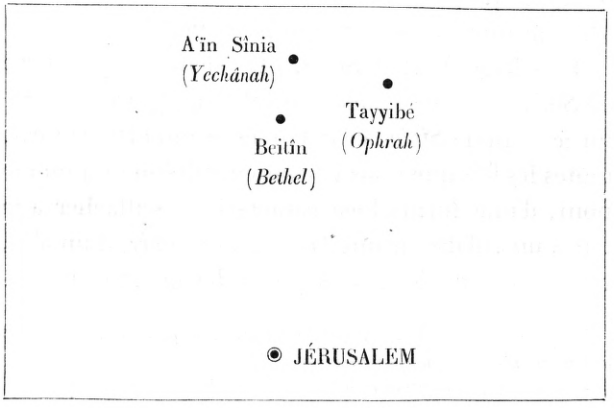
Les trois villes associées par le récit biblique doivent être assez voisines l'une de l'autre et former un groupe stratégique; leur prise est le résultat immédiat de la défaite de Jéroboam, et c'est en poursuivant le roi d'Israël qu'Abiyah s'en empare. Elles devaient être, de plus, situées sur les confins des deux royaumes; car Bethel marquait à peu près exactement la frontière d'Israël et de Juda, et l'on conçoit difficilement qu'Abiyah ait pu s'annexer autre chose qu'une zone limitrophe de son territoire : cette zone, nettement spécifiée par trois points et enlevée dans un premier moment de surprise, devait être restreinte. Nous ne

[1] *Antiq. juives*, XIV, xv, 12. Ce qui tendrait à faire supposer le contraire, c'est que lors de la répétition de cette narration dans les *Guerres*, I, xvii, 5, le nom de Ἰσάνας est remplacé par celui de Κανᾶ.

voyons pas qu'Abiyah ait poussé plus loin sa poursuite et étendu ses conquêtes.

Cela posé, c'est dans les environs de Beitîn, et de préférence dans les parages nord de cette localité, qu'il nous faut chercher Yechânah. Nous n'avons donc pas lieu d'être surpris si nous ne rencontrons que dans cet unique passage le nom d'une ville aussi importante que semble l'avoir été Yechânah; elle devait appartenir, en effet, par sa position présumée, au territoire d'Éphraïm : or, on sait que le livre de Josué ayant négligé de comprendre dans ses catalogues la liste des cités d'Éphraïm, nous n'avons que fort peu de renseignements sur tout ce qui touche à la région occupée par cette tribu.

Ces diverses considérations m'engagent à adopter pour le site requis le village de *A'ïn Sînia*, عين سينيا, à environ cinq kilomètres presque plein nord de Beitîn.



Aʿïn Sînia est incontestablement une localité antique. Deux faits suffisent pour le prouver :

L'existence de sources nombreuses et abondantes qui ont toujours dû désigner ce lieu à l'établissement d'habitations : *Aʿïn el-mizrâb*, *aʿïn cheykh H'seîn*, *aʿïn djarab*, *aʿïn el-merdj*, *aʿïn el-balloûṭa*.

Puis la présence d'une grande nécropole taillée dans le rocher. Un des tombeaux [1] a même, gravée au-dessus de la porte d'entrée, une inscription hébraïque en caractères carrés anciens, où j'ai pu déchiffrer le nom de *Hananyah*, *fils de Éléazar*. On aurait aussi trouvé, dans quelques-uns de ces sépulcres, des fragments de ces petits ossuaires en pierre [2] que nous savons maintenant appartenir en propre à la catégorie des antiquités juives.

L'emplacement répondrait à merveille aux conditions voulues; il ne nous reste plus qu'à examiner si le nom arabe satisfait aux exigences de la tradition onomastique, condition essentielle de toute bonne identification de géographie biblique.

Le village de *Aʿïn Sînia*, littéralement « la source de *Sînia* », est situé dans une vallée qui porte comme lui le nom de *Sînia* : ce détail a son importance; car, toutes les fois que nous voyons en Palestine un même nom, d'une forme bien caractérisée, s'attacher à la fois à un village ou une *khirbé*, à un *wâdy*, à un *aʿïn*, voisins les uns des autres, nous devons être sur nos

[1] J'y ai opéré une fouille. Ce texte inédit a sa place marquée dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*.

[2] *Palestine Exploration Fund. Statements*. July 1872, p. 87.

gardes; cette ténacité implique l'antiquité du nom. Ici, l'homonymie de *Aʿïn Sinia* et *Wâdy Sînia* nous autorise de plus à ne considérer que le mot *Sînia*. Or, ce nom de *Sînia* présente les plus incontestables affinités avec celui de *Yechânah*.

En effet, le mot *Yechânah* que l'on explique, à tort ou à raison, par la racine *yachan* « être vieux », avait toute chance, en passant en arabe, de perdre son *yod* initial, qu'il fût ou non radical; cette aphérèse est de règle pour la plupart des noms géographiques de ce type : *Yeriho* = *Riha*, *Yesimoth* = *Soueîmè*, *Yezrael* = *Zerʿîn*, etc. *Yechânah* devait donc fournir normalement *chânah*. Suivant une autre règle non moins certaine, le *chîn* hébreu devient un *sîn* arabe; donc *chânah* = *sânah* [1]. Le glissement de l'*â* vers l'*î* n'a rien que de naturel sur ce terrain si meuble de voyelles sémitiques : *Sînah*.

Sans y attacher une importance exagérée, je rappellerai que les Septante transcrivent Ἰεσυνά; on est libre de voir dans cet *υ* un acheminement vers l'*i*, à moins que ce ne soit qu'une simple faute de copiste.

Quant à la naissance de la terminaison *ia*, qu'il ne faut pas confondre avec *iyya* ou *iyyé*, terminaison d'adjectif ou de relatif au féminin, elle se présente dans une foule de noms topiques arabes de cette région; je cite au hasard : *Kebbia*, *Deir Istia*, *Beit Ounia*, *Ain Kefria*, *Sirisia*, *Djildjilia*, *Ferdisia*, *Tar-*

[1] On peut rapprocher de יָשַׁן la IVe forme de أَسَنَ « *conserver* quelqu'un, le faire vivre ».

fidia, *Rachania*[1], etc. Dans plusieurs de ces noms, la terminaison *ia* se détache visiblement du thème radical : *Kefr*, *Djildjil*, *Ferdis*, etc.

Nous avons donc le droit, dans *Sînia*, d'isoler *Sîn*. *Sînia*, qui constitue à la fois une contraction et une expansion consécutive du nom hébreu *Yechânah*, subit lui-même, en arabe, une bien plus curieuse et bien plus forte contraction quand il apparaît sous la forme ethnique; un homme de *Aʿïn Sînia* s'appelle *ʿAnsâwy*, au pluriel *ʿAnâswè*. Il est certainement moins difficile d'admettre que Yechânah est devenu *Sînia*, que de croire que *ʿAnsâwî* est composé de *Aʿïn Sînia*, ce qui pourtant est hors de doute.

Topographiquement et onomastiquement, Aʿïn Sînia a donc tout droit à être acceptée pour l'antique Yechânah.

Il est frappant de voir que Beitîn, Aʿïn Sînia et Tayyibé, c'est-à-dire Bethel, Yechânah et Éphron, forment justement un triangle dont la pointe sud est constituée par Beitîn-Bethel, et qui devait posséder une réelle valeur stratégique, parce qu'il comprend un plateau élevé formé par l'intersection des versants de la Méditerranée et de la mer Morte, et d'où descendent une quantité de vallées. C'est sur ce territoire, enlevé à Jéroboam, que s'élevaient les *benot* ou villages dépendant des trois villes, représentés aujourd'hui par nombre de ruines ou hameaux épars en cette région.

[1] Comparez les noms de lieux palestiniens terminés en יא dans le Talmud : מגדל נוניא, טלמיא, גוזריא, כפר לקיטיא, סוריא, etc.

Schwarz avait proposé de voir Yechânah dans un village de Al-Sanim, à deux milles à l'*ouest* de Béthel, village que M. G. Grove[1] déclare avec raison « undiscoverable in any map which the writer has consulted; » en tout cas, il ne figure même pas sur la carte accompagnant l'ouvrage du savant rabbin. Malgré les différences profondes dans le nom et la position de ces deux villages, Schwarz avait-il en vue *Aʿïn Sînia*, ou peut-être les ruines de *Salimiya* qui sont effectivement à l'*ouest* de Beitîn? Il est difficile de le savoir. Je ferai seulement observer que l'édition allemande de Schwarz[2] porte *Al-Sania*, ce qui s'éloignerait moins de *Aʿïn Sînia*. En tout cas, Schwarz ne semble avoir voulu faire ici qu'un de ces rapprochements en l'air dont il n'était que trop coutumier; peut-être même n'avons-nous affaire, dans le cas présent, qu'à une de ces localités imaginaires qu'il crée trop souvent pour les besoins de la cause et qu'on cherche en vain sur la carte.

Il existe une autre localité de Palestine qui porte exactement le même nom que Aʿïn Sînia, c'est la ruine appelée *Khirbet Sînia*[3], située à l'ouest et tout près de Toûbâs, l'antique Thebez, suivant l'opinion généralement reçue.

Cette *Sînia* appartiendrait, par sa position, au

[1] *Smith's Dictionary of the Bible*, s. v. *Jeshanah*.

[2] *Das heilige Land*, p. 125. *Al-salimia*, pour *As-salimia*; dans ses transcriptions Schwarz néglige toujours de marquer l'insertion de l'article devant les lettres solaires (p. ex. p. 224, *Al-sachra* = الصخرة).

[3] Guérin, *Description de la Palestine, Samarie*, I, 361.

territoire d'Issachar, sur la limite de Manassé. Il se pourrait qu'ici سينيا fût l'équivalent onomastique et topographique de שִׂיאוֹן, *Chion*, ville d'Issachar, mentionnée entre *Haparaïm* et *Anaharat*[1].

L'on sait que précisément le livre de Josué, au lieu de procéder par groupes à l'énumération des villes d'Issachar, les mentionne en suivant la *limite* du territoire de la tribu.

L'*Onomasticon* songe, pour ce Sîon, à une localité de nom probablement analogue, auprès du Mont Tabor, ce qui s'éloigne tout à fait de cette seconde Sînia; mais l'on n'ignore pas sur quelles bases fragiles reposent souvent les identifications d'Eusèbe et de saint Jérôme qui, en matière de géographie, avaient toutes les hardiesses des exégètes modernes les plus aventureux.

[1] *Josué*, XIX, 19.

IMPRIMERIE NATIONALE. — 1877.